

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

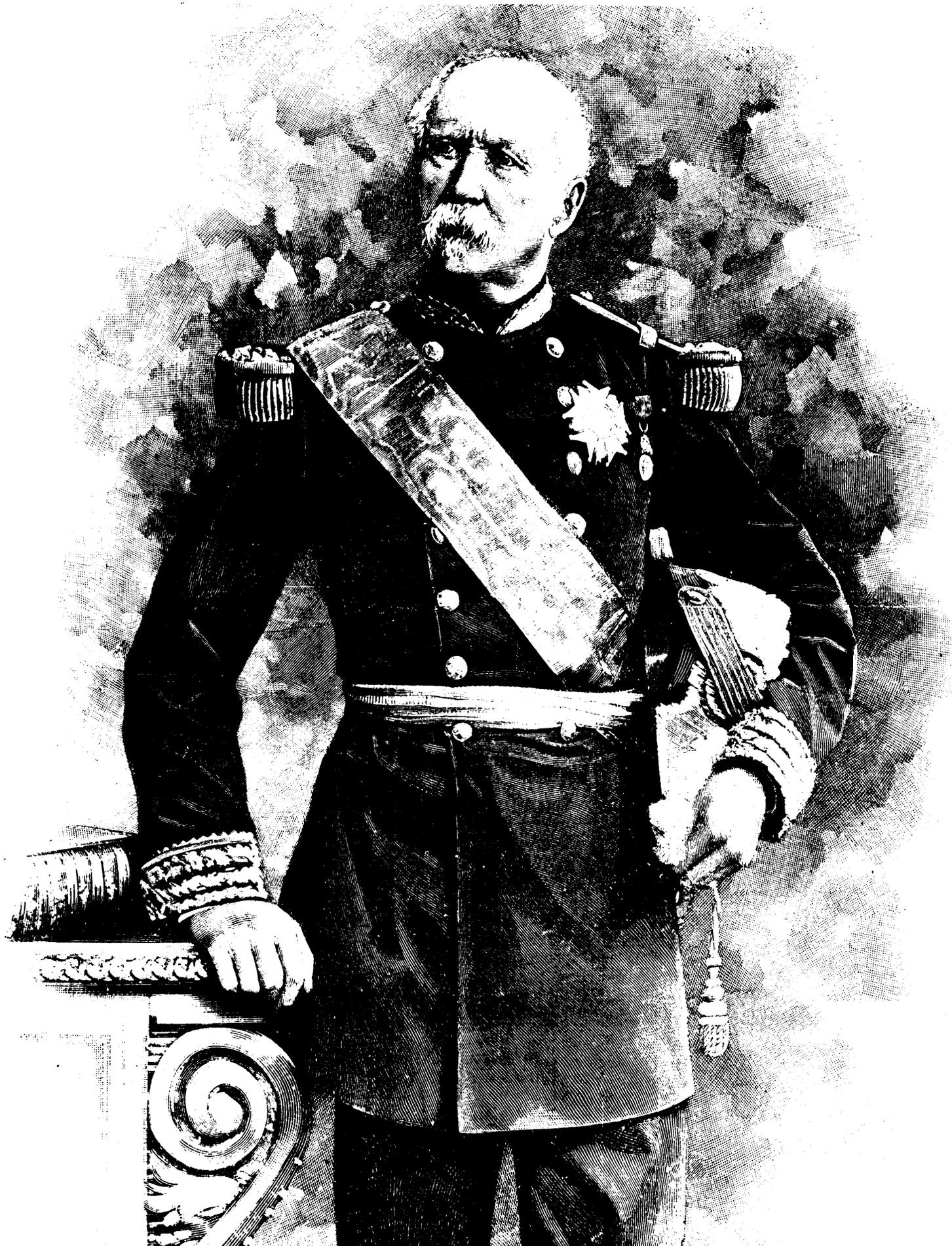
En av. \$3.00 - - - Six mois. \$1.50  
Quatre mois. \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 499 - SAMEDI, 25 NOVEMBRE 1893

BERTHAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 10, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MARECHAL DE MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA, DÉCÉDÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Petite chose d'histoire, par Un Curieux.—La neige, par E.-Z. M. Ssicotte.—Biographie: M. Achille Fortier, par Joseph Gene t.—Mac Mahon à la bataille de Malakoff, par Oscar Havard.—Novembre, par Hermine Lantôt.—Chronique artistique, par Joseph Genest.—Rischoffen, par Cte Ogier d'Ivry.—Nouvelle canadienne: Le spectre du Côteau, par Régis Roy.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Acrostiche par Firmin Picard.—Le maréchal de Mac-Mahon.—"De profundis," par Buiet.—Notes et faits: Voracité de l'écrevisse mâle; La barbe chez les Russes, etc., etc, par Le Chercheur.—Choses et autres.—Feuilletons: En famille; Les mangeurs de feu.—Jeux d'esprit: Charade, Problème d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portrait du maréchal de MacMahon, duc de Magenta, décédé.—La prise de Malakoff: Mac-Mahon arrive au sommet et y fait flotter le drapeau de la France, au 8 septembre 1855.—Portrait de M. Achille Fortier.—La charge de Rischoffen ou commandait Mac-Mahon, en 1870.—Gravure du feuilleton

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacun, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivent chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit:

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tirer 1070, Montréal.

## ENTRE-NOUS.



ETTE fin de siècle dont on glose tant, l'agonie de ce centenaire que l'on devrait avoir au moins la pudeur de respecter, cette fin de siècle a du bon, et nos descendants, meilleurs juges que nos contemporains, lui rendront justice.

Ils diront, avec raison, que c'est pendant le dernier quart du dix-neuvième siècle que les beaux-arts ont commencé à se développer au Canada, et que, — fait important à noter, — c'est à partir de cette époque que les artistes canadiens, cessant d'être des copistes, sont devenus des hommes pensant par eux-mêmes et créateurs des œuvres qu'ils ont produits.

Ce ne sont plus de simples exécutants, ils composent.

Nos jeunes gens, actuellement à Paris, travaillent et veulent arriver à mériter le nom d'artistes.

Après avoir été, au Canada, couverts d'éloges maladroits et rendus généralement dans un style de garçon perruquier, ils se sont aperçus, en arrivant la-bas, qu'ils ne savaient rien, pas même l'ABC de l'art, et ont pris en pitié les malheureux qui étaient sur le point de faire œuvre de malfaiteurs, en ayant l'air de leur dire qu'ils étaient des êtres supérieurs, des maîtres.

L'éloge mal adressé, faux, est la pire chose du monde pour les jeunes gens qui ont quelques dispositions littéraires ou artistiques.

La critique sévère, dure même, n'a jamais découragé un jeune homme qui sent en lui le feu sacré, qui étudie, qui travaille.

Or, il faut le reconnaître, on n'étudie pas, on ne travaille pas chez nous, à part quelques rarismes exceptions.

Pour travailler, il faut changer d'air.

\* \* C'est justement ce qu'ont parfaitement compris quelques-uns des nôtres.

Charles Huot, après avoir passé dix-huit ans en Europe, à travailler comme un nègre, nous est revenu modeste, presque humble; il a du talent, ce qu'il sait, il le sait bien, mais il sait aussi une chose — et il le dit à qui veut l'entendre — c'est qu'il n'aurait jamais rien appris, s'il avait pris au sérieux les éloges dont on l'accablait avant son départ du Canada.

Franchère, Larose, Saint-Charles, sont à Paris et travaillent comme des enrégés. Ils savent que pour arriver, la route est longue et difficile.

Beau est reparti pour l'Europe samedi dernier pour travailler, étudier toujours.

\* \* Notre peuple pourrait, comme les autres, fournir son contingent à la belle armée universelle des arts, mais ce qui fait défaut ici, ce sont les Mécènes.

Trop d'éloges, pas assez d'or.

Trop de fleurs, s'écrie Calchas dans la *Belle Hélène*, pas assez de bifteck!

C'est bien cela!

Huot, Beau, Larose, Saint-Charles, Franchère ont du talent, mais combien pouvez-vous me citer de Canadiens riches qui les encouragent en leur donnant des commandes ou en achetant leurs tableaux.

Un marchand de bottes enrichi n'a pas l'air de comprendre qu'il devrait dépenser un peu de son revenu pour orner son salon de toiles convenables, de nos jeunes artistes, ne serait-ce que pour faire disparaître un peu l'odeur des bottes.

\* \* Demandez à plusieurs de ces artistes ce qu'ils seraient devenus, s'ils avaient compté sur l'encouragement de leurs compatriotes riches.

Non, ce ne sont pas ces gens-là, — de véritables inutiles, — qui veillent sur les jeunes gens et leur tendent la main et leur bourse, ce sont des ignorés, des hommes qui ne brillent pas par le luxe et ne nous éclaboussent pas, comme ces parvenus, en passant près de nous, à demi-couchés dans leurs voitures.

Parmi ces protecteurs des beaux-arts, je citerai, en premier lieu, le Séminaire de Montréal, et en particulier le Rév. M. Sentennes.

Ce bon gros prêtre, que vous voyez passer peinant, soufflant, qui trouve les journées trop courtes pour les nombreux travaux qui l'accablent, trouve cependant le temps de s'occuper des jeunes artistes.

Beau, qui est parti l'autre jour, comme je vous l'ai dit plus haut, Beau a emporté une jolie commande du Séminaire, un grand tableau qu'il va faire à Paris, tout en continuant ses études, *Les Noces de Cana*, (nouvelle composition, bien entendu) destiné à la chapelle du Sacré-Cœur.

Mais le curé de Notre-Dame sait aussi que l'artiste n'est pas millionnaire, et voyez de quelle confiance et de quelle délicatesse il fait preuve aussitôt.

Il paie comptant une partie de la somme convenue et tant par mois; je pourrais dire les chiffres, car je les connais.

— C'est entendu, mon ami, dit-il, je voudrais

avoir ce tableau pour telle époque; si vous pouvez le faire admettre au Salon, tant mieux. Maintenant, arrangez-vous, composez votre sujet comme vous l'entendrez, c'est votre affaire.

— A la bonne heure, voilà comme on fait les choses.

Notez, en passant, que Beau a eu un tableau admis au dernier salon, *Une femme au bain*.

Ne souriez pas, mademoiselle, le tableau est très convenable.

\* \* Vous voyez que M. Sentennes n'a d'autre garantie que l'honnêteté du jeune artiste.

— Ce n'est pas un homme d'affaires, dirait le marchand de bottes susdit, moi, je ne paie jamais que sur livraison de la marchandise.

— On le sait bien, on ne le sait que trop, mais sapristi, ce garçon a besoin de manger et ce que vous ne comprenez pas, le sulpicien l'a compris.

Ce n'est pas tout.

Voici ce qu'a fait le Séminaire pour les artistes canadiens.

Il leur a donné et payé les commandes suivantes:

Gill, deux tableaux; Franchère, quatre tableaux; Larose, trois tableaux; Saint-Charles, trois tableaux.

Ce qui représente une valeur d'environ dix mille piastres.

Pouvez-vous me dire à combien s'élèvent le nombre et la valeur des commandes faites par tous les autres Canadiens laïques?

Je crois que vous n'en trouverez pas pour mille piastres.

\* \* On me dit cependant qu'il faut faire une exception pour la *Société des Arts du Canada*, dont mon ami Brault et Fréchette sont les directeurs.

Tant mieux! Si cette société encourage nos artistes et les arts en général, elle sera des plus utiles, et puisque cela me semble vrai, je n'hésite pas à recommander à tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de l'encourager le plus possible.

Une piastre de temps en temps, ce n'est pas une grosse somme, et puis on a la chance de devenir un des heureux, lors de la distribution des tableaux, c'est-à-dire d'avoir pour presque rien une bonne toile.

\* \* On parle toujours de canoniser Jeanne, Jeanne la grande Française, mais en attendant que Rome donne sa décision à ce sujet, la France lui élève une statue de plus; à Domrémy, cette fois, dans son village natal.

Il est assez curieux de constater que c'est surtout depuis que la France est républicaine qu'elle s'occupe le plus de Jeanne d'Arc qui a sauvé la monarchie, non, — je me trompe, — la Patrie.

Aussi, est-ce avec plaisir que nous allons relire ces vers admirables de M. de Borrelly, de grands vers, comme on n'en fait que dans le pays de France.

Lisez les bien, attentivement:

.....  
Elle allait chevauchant, bannière en main, sans heaume,  
— Nu-tête, mais ayant une auréole au front!  
Tous tant que nous étions, entraînés pêle-mêle,  
Effaçant d'un seul coup l'inoubliable affront,  
Nous suivions, sans jamais roupre d'une semelle,  
Son bon courtaud de guerre, — un paysan comme elle!  
Ah! le digne Français que ce brave cheval!  
Droit aux Anglais, toujours, par le mont et le val,  
Il poussait, aux naseaux ayant deux jets de flamme:  
Il ne se pouvait pas qu'il lui manquât une âme!  
Eussions-nous peu de monde, et l'ennemi beaucoup,  
Il allait son chemin, la bride sur le cou.  
Son pas rythmé scandait la marche vengeresse  
Mieux que tous les clairons et que tous les tambours:  
Et, — comme s'il n'eût fait que changer de labours, —  
En vaillant tâcheron, sagement et sans presse,  
Il faisait sa besogne, et broyait du sabot  
Les hommes de Bedford et les gens de Talbot.  
C'est qu'il était pesant, le bon cheval de Jeanne!  
Quand, luisant au soleil en terrible attirail,  
De la pourpre au harnais, du sang à la balzane,  
Il évenrait les rangs d'un hurt de son poitrail,  
On eût dit le sillon que fouille et que chavire  
Le soc d'une charrue ou l'avant d'un navire!  
— Et puis, figurez-vous, bien droite sur l'aïçon,  
Une étonnante fille, en habit de garçon! —

Derrière eux, la Trémouille, et la Hire, et Xaintrailles  
Venaient, élargissant le sillage vainqueur ;  
Et des frissons sacrés vous prenaient aux entrailles  
A voir aller ainsi la Jeanne des batailles.  
L'épée au poing, l'éclair aux yeux, — la France au cœur !

Dieu ! que c'est beau, que c'est grand, vrai,  
pensé, et, comme on irait gaiement au feu, se faire  
trouer la peau, après les avoir lus !

Ces vers sonnent comme une fanfare, plus on  
les relit, plus on les trouve splendides.

Ah ! Il n'y a qu'un seul pays qui ait produit  
une Jeanne.

\* \* Connaissez vous Saint-Malo, " beau port de  
mer ? "

Non ; vous ne perdez pas grand chose. J'ai  
habité cet ancien nid de corsaires et je vous avoue  
que je l'ai trouvé très laid

C'est cependant Saint-Malo que je proposerai  
d'imiter à Montréal, car le *boodlage* y est inconnu.

Le dernier courrier de France nous apporte la  
nouvelle suivante :

" La ville de Saint-Malo avait un conseiller  
municipal à élire, dimanche dernier. Aucun candi-  
dat ne s'étant présenté, la publication suivante  
a été faite le soir au son du tambour :

" Un appel est fait au dévouement de nos conci-  
toyens. On demande un candidat aux élections  
municipales de dimanche prochain. Prière de s'a-  
dresser à qui de droit.

" Les élections ont été remises à huitaine."

O vertus civiques, vous existez donc encore en  
pays malouin ! O gens de Saint-Malo descendants  
des découvreurs du Canada, érivez à Montréal,  
vous y trouverez autant et plus de candidats que  
vous voudrez.

N. B. — Il faut que " ça paie."

\* \* Entre Juifs, il y a trente ans.

Le baron de Rothschild discutait avec Mirès, et  
celui-ci s'écrie tout à coup ;

— Mais enfin, j'espère, monsieur le baron, que  
vous ne me mangerez pas.

— Monsieur, ma religion me le défend.

\* \* Proverbe arabe ;

Si un chien a de l'argent, on l'appelle monsei-  
gneur le chien.

*Leu Cadon*

*B. J. Massicotte*

PETITE CHOSE D'HISTOIRE

Dans une lettre qu'adressait, le 28 mai 1756,  
Mme de Pompadour à son triste protégé, le duc  
de Richelieu, la favorite de Louis XV écrivait :

" Je rouvre ma lettre pour vous complimenter  
sur la bonne opération de M. de La Galissonnière.  
J'espère qu'elle vous avancera. Nous attendons  
la nouvelle d'un second combat." (Correspondance  
de Mme de Pompadour avec son père, M. Poisson,  
et son frère, M. de Vandières, publiée pour la  
première fois par M. A. P. Malassis, suivie de  
lettres de cette dame à la comtesse de Lutzel-  
bourg, à Paris Duverney, au duc d'Anguillon, etc.,  
et accompagnée de notes et de pièces annexes).

Quel est ce M. de La Galissonnière ?

Quelle est cette bonne opération qu'il vient de  
faire ?

Quel est cet autre combat qu'attend Mme de  
Pompadour ?

Quelque amateur d'histoire peut-il répondre à  
ces questions et obliger ainsi

UN CURIEUX

Le mariage, de nos jours, c'est M. Qu'a-t-il ?  
épousant Mlle Qu'a-t-elle ? — PASQUIN.



Comment cela se fit ? Je  
ne sais. Toujours est-il que  
j'étais en compagnie d'un  
être céleste ayant la beauté

particulière aux étoiles.

Je marchais sur une route d'azur, bordée de  
forêts vertes. Ça et là, dans les éclaircies, appa-  
raissaient des habitations de marbre rose, d'une  
élégance suprême.

Dans cet étrange pays, inconnu des mortels, la  
gamme joyeuse des couleurs tendres semblait seule  
admise.

Des brises sonores semaient dans l'atmosphère  
parfumée une musique aux douceurs délectables.  
Muet d'étonnement, j'allais toujours.

Soudain, je poussai un cri d'ébahissement infini !  
Devant moi s'élevait une montagne haute comme  
l'Himalaya, mais si éblouissante de blancheur  
qu'on l'eût dite d'albâtre ou de carrare brillant.

Cette montagne titanessque était faite de pétales  
de fleurs. On y voyait le gentil muguet, la rose  
immaculée, le lis pur, la suave immortelle, la mar-  
guerite amoureuse, l'ornithogale hautain, l'odori-  
férante tubéreuse, la mignonne perce-neige, la  
douce paquerette, le nénufar grave, la plantureuse  
boule-de-neige et tant d'autres.

Pourquoi ?

Mon compagnon lisant dans ma pensée, répon-  
dit :

— Le Créateur ne laisse rien perdre sur votre  
planète, Terre. Chaque année s'épanouissent d'in-  
nombrables fleurs blanches. Ces fleurs, après avoir  
servi aux humains, se répandent en pétales que la  
brise emporte. Des messagers divins les recuei-  
lent, les entassent ici, et, quand l'automne a fait  
sur votre globe son œuvre dévastatrice, Diu, de  
ses larges mains, sème ces pétales virginiaux, et  
votre monde revêt sa toilette d'innocence.

— Alors les neiges ? . . .

— Les neiges sont les pétales des fleurs mortes.

M. Achille Fortier est fils du docteur Fortier,  
de Sainte-Scholastique, et est né à Saint-Clet,  
comté de Soulanges, en octobre 1864. Il fit ses  
études classiques aux collèges de Sainte-Thérèse et  
de l'Assomption, où il se distingua spécialement  
par ses études latines. Etant venu à Montréal, il  
prit des leçons de piano du professeur Ducharme  
et des leçons d'harmonie de M. Guillaume Cou-  
ture.

Après avoir constaté ses aptitudes pour la car-  
rière musicale, M. Fortier décida d'aller per-  
fectionner ses études à Paris. Il partit dans ce  
but en 1885.

Il eut, au conservatoire, pour professeur d'har-  
monie M. Théodore Dubois et pour professeur de  
composition M. Ernest Guiraud. Durant son  
séjour à Paris, il sut s'attirer l'affection et les at-  
tentions spéciales de ses professeurs, de M. Ernest  
Guiraud, entre autres, qui écrivit au Dr Fortier,  
père de son élève, pour lui faire part du regret  
qu'il éprouvait de voir s'éloigner celui-ci et le prier  
de le lui laisser encore quelque temps. En juin  
1887, il eut l'honneur d'être nommé membre du  
jury pour le concours d'orphéons de musiques d'har-  
monie et de fanfares de la ville de Senlis.



M. ACHILLE FORTIER

De retour au Canada, dans l'été de 1890, M.  
Fortier se livra à l'enseignement, et ses connais-  
sances musicales lui valurent d'être appelé à la  
position de maître de chapelle à Notre-Dame, po-  
sition qui n'est pas une sinécure et qui n'est pas  
exempte de déboires. Ayant démissionné il y a  
quelques mois, il fait actuellement partie du  
choeur de l'archevêché en qualité de premier ténor  
solist.

Dans ses rares moments de loisir, M. Fortier  
s'est livré à la composition. Il publia, l'été der-  
nier, un recueil de chansons canadiennes harmo-  
nisées, qui lui valut des lettres très élogieuses et  
très encourageantes de plusieurs musiciens, entre  
autres de MM. les professeurs Octave Pelletier et  
Guillaume Couture. Le concert annoncé pour le  
29 courant donnera à ses compatriotes l'occasion  
de juger du mérite de ses œuvres.

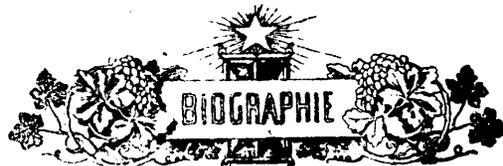
Il suffit de jeter un coup d'œil sur le programme  
varié que nous publions ailleurs pour se convaincre  
que M. Fortier s'est livré à tous les genres de com-  
position d'un caractère sérieux.

JOSEPH GENEST.

PETITE POSTE EN FAMILLE

M Régis R. Ottawa. — Reçu et passe, le mor-  
ceau terrible.

M Augustin Lellis, St-Zotique. — Ferois notre  
grand possible pour vous donner satisfaction . . . ,  
malgré qu'il soit un peu tard. A tout événement,  
ce sera le plus tôt possible.



M. ACHILLE FORTIER



Un événement artistique d'une  
grande importance doit se  
produire dans quelques jours  
au milieu de nous. Il s'agit  
d'un concert donné par un  
de nos compatriotes, où ne  
seront exécutées que des  
œuvres de sa propre com-  
position. C'est M. Achille For-  
tier, déjà favorablement  
connu ici comme professeur  
et artiste chanteur d'un

grand mérite, qui a eu l'idée et le courage d'af-  
fronter la critique des siens comme compositeur,  
après avoir reçu leurs applaudissements comme  
exécutant.

LE MONDE ILLUSTRÉ, toujours heureux d'appré-  
cier le mérite et d'encourager le travail, croit de-  
voir donner à cette occasion le portrait et la bio-  
graphie de ce compatriote de talent.



LA PRISE DE MALAKOFF. — MAC-MAHON ARRIVE AU SOMMET ET Y FAIT FLOTTER LE DRAPEAU DE LA FRANCE, AU 8 SEPTEMBRE 1855

## MAC-MAHON A LA BATAILLE DE MALAKOFF



Le maréchal de Mac-Mahon vient de mourir au moment même où la foule, massée sous les fenêtres du Cercle Militaire, saluait de ses vivats l'amiral Avelane. Quel étrange "jeu du sort" dans cette coïncidence ! Le vainqueur de Malakoff disparaît juste au milieu des acclamations qui accueillent le peuple contre lequel il luttait avec tant de vaillance, il y a trente-huit ans !

Le noble soldat qui nous quitte se caractérisait entre tous par un courage héroïque, simple et sans apprêt, par un absolu dévouement au pays, et c'est à ce titre justement qu'on ne saurait trop honorer sa mémoire. En toute occasion, Mac-Mahon se montra l'homme du devoir. Parmi les épisodes glorieux de cette noble vie, il ne faut pas se lasser d'appeler l'attention des générations nouvelles sur l'incomparable héroïsme de cet illustre homme de guerre à Malakoff.

Quand le général Bosquet, commandant du 2<sup>e</sup> corps, et qui, dans l'assaut fixé au 8 septembre 1856, avait pour objectifs le petit Redon, et surtout Malakoff ; quand, disons-nous, Bosquet manda la veille auprès de lui le commandant de la première division d'infanterie et lui assigna pour tâche de s'emparer de Malakoff, que répond Mac-Mahon ?

— J'entrerai demain dans Malakoff, répondit l'intrépide officier, et si je n'en déloge pas les Russes, soyez sûr que je n'en sortirai pas vivant ! Nous sommes au 7 septembre ; la nuit vient et

s'écoule dans une impatience anxieuse. Enfin, le jour paraît.

Les éléments qui, dans cette campagne, ont souvent contrarié les efforts des Français, semblent aujourd'hui les seconder. Un vent violent s'élève, faisant tourbillonner dans l'air d'immenses nuages de poussière, épais rideau qui dérobe à l'ennemi les préparatifs. Mais cette agitation ne peut échapper complètement à l'œil perspicace des Russes. Cependant, nulle précaution n'a été négligée par Bosquet et ses divisionnaires. Nul signal n'annonce aux trois colonnes que le moment est venu de s'élancer. Le général en chef a fait régler sur sa montre celles des généraux qui doivent diriger l'attaque. A midi précis, ensemble, d'un seul geste, ils entraînent leurs hommes.

L'heure approche. Le général en chef a choisi comme poste d'observation la redoute Brancion ; auprès de lui se groupent les généraux Niel, Thiry, Martimpres ; un nombreux état-major les entoure. Le général Bosquet s'établit dans la sixième parallèle, endroit fort dangereux et très découvert, mais d'où son regard peut embrasser le front d'attaque. Mac-Mahon est à la tête de sa première brigade, tout près des ouvrages de Malakoff. Penché sur son cheval, il compte les minutes et attend avec impatience que la dernière soit écoulée. L'instant est solennel. Tout le monde se tait ; il semble que le souffle soit suspendu dans toutes les poitrines ; c'est un immense recueillement, un spectacle admirable et poignant.

« Je n'oublierai jamais, écrivait, le lendemain, un des officiers attachés à l'état-major de Mac-Mahon, je n'oublierai jamais le quart d'heure qui précéda le moment décisif. . . . Nous étions tapis dans une tranchée ; à peine à huit mètres de Malakoff. Les zouaves, accroupis, avaient les yeux fixés sur le général, attendant son ordre muet. Lui semblait, au milieu d'eux, plus calme et plus tranquille que

je ne le suis en ce moment. Jamais Mac-Mahon ne m'avait paru si beau, si grand. J'aurais voulu que l'armée entière pût le contempler, lorsque, tirant son épée, et jetant des regards de flamme sur ses soldats, il donna enfin le signal de l'assaut. Midi venait de sonner. Un cri épouvantable s'élève, mêlé au bruit strident des clairons qui sonnent la charge. Tous s'élancent à la fois, et péle-mêle, sur le retranchement. Les zouaves, Mac-Mahon en tête, arrivent sur le bord du fossé, ils s'y précipitent, remontent de l'autre côté, s'aidant de leurs pieds, de leurs genoux, de leurs ongles, se cramponnant aux moindres aspérités. Comment tout cela s'est-il fait ? Je ne puis encore l'imaginer. . . . »

Mac-Mahon, le plus exposé, le plus audacieux de tous ses soldats, ne les laisse point respirer. Il les pousse toujours plus loin, toujours plus avant. Les Russes, un instant surpris par cette attaque, surviennent nombreux, entraînés eux aussi par leurs officiers, qui déploient un rare courage. Alors c'est la mêlée furieuse, hommes contre hommes, poitrines contre poitrines.

Nos troupes pénètrent enfin dans l'intérieur du réduit : le général de Mac-Mahon s'y est établi ; mais il faut s'y maintenir : on sait que Malakoff est miné et d'un moment à l'autre assaillants et défenseurs peuvent être ensevelis dans une formidable explosion. Péliissier envoie à Mac-Mahon un aide de camp pour l'inviter à se mettre à l'abri. C'est alors que le futur maréchal prononce le mot célèbre : « J'y suis, j'y reste ! » L'ennemi qui, mieux que personne, comprend l'importance de la possession de Malakoff, lance contre la tour un ouragan de boulets et de mitraille. Trois fois repoussé, ils reviennent trois fois à la charge. Tout est inutile. Mac-Mahon a reçu des renforts successeurs : les zouaves de la garde, les voltigeurs du colonel Douay, la brigade Wimpfen, les grenadiers de la garde conduits par le colonel de Bretteville. Ces secours lui permettent de briser toutes les résistances. A plusieurs reprises encore, les officiers du général en chef viennent supplier Mac-Mahon de quitter le poste découvert d'où il affronte tous les feux de l'ennemi. Fatigué enfin de ces instances réitérées, le vainqueur ne peut retenir cette exclamation, à la fois épique et soldatesque :

— Hé que diable ! Je suis bien le maître de ma peau !

L'explosion redoutée n'eut pas lieu. Malgré les généreux efforts des Russes, Mac-Mahon se maintient à Malakoff et Sébastopol est pris.

OSCAR HAVARD.

## NOVEMBRE

Il fait grandement sa tâche, novembre.

Dans tous les rangs, il moissonne ; de tous côtés il couche dans le froid cercueil des morts aimés ; à toute heure le glas funèbre nous annonce qu'une nouvelle victime tombe sous la main de l'invincible faucheuse, que la mort a passé et qu'une place s'est vidée à un foyer béni.



Ici, c'est un père de famille, un pauvre ouvrier peut-être frappé, accidentellement au devoir. Là, c'est la mère ; la mère de petits êtres qui languiront désormais dans une atmosphère privée des attentions maternelles, et qu'aucun autre cœur n'osera tenter d'embaumer jamais, tant ces situations coûtent aux natures délicates, pussent elles payer en soins dévoués ce qui a été perdu en tendresse !

Plus loin, c'est un jeune homme qui succombe en face d'un avenir souriant, plein de promesses ; — là-bas, dans une municipalité voisine, c'est une fillette de quinze ans qu'on eût cru devoir résister à tout, — à la mort même ! — tant la nature était forte, le tempérament bouillant, le regard vif, le cœur gai !

Tout près, j'ai vu gémir sur une jeune personne, sur une sœur chérie qui aurait tant voulu vivre pour aimer tous les siens ; mais elle a payé de la vie l'effort même qu'elle a fait pour s'y attacher ! Cette chère enfant ! Si les baisers pouvaient

donner un souffle de vie à ces êtres qui sont dans un autre monde déjà, je l'aurais vue revivre sous la chaleur de ceux que j'ai vu poser tristement sur son front glacé.

\*\*

En présence de ces tombes ouvertes, sur qui faut-il pleurer ?

Sur l'être détaché des ennuis du monde, de ses peines, de ses injustices, qui a quitté une famille, — c'est vrai, — mais qui s'en va jouir dans la famille des familles, pour ne détourner plus son regard un seul instant de celle qui la cherche encore ici-bas ?

En présence de ces tombes ouvertes, sur qui faut-il pleurer ?

Sur ceux-là qui restent au foyer désert, jamais plus éclairé par le soleil du regard aimé ?

Sur qui faut-il pleurer ?...

Pour les premiers, mon âme a eu sa meilleure prière : — pour les derniers, — ma main est restée tremblante dans celle qu'elle a pressée, mon cœur s'est fait gros, serré, — mes lèvres muettes.

\*\*

Ah ! ne pleurons pas sur ceux qui s'en vont : ils ne sont pas les malheureux !

Qu'il fût court ou long, leur pèlerinage, s'il leur a fourni quelques bonnes œuvres à présenter au Juge Suprême, ils sont heureux, mille fois heureux, et plus que nous ! Pour eux la souffrance n'est plus qu'un vain mot : le bonheur, le bonheur tant désiré, tant cherché ici-bas, voici qu'ils le tiennent dans toute sa plénitude de joies et d'extases.

Ne pleurons pas sur ceux qui s'en vont : ils ne sont pas les malheureux.

Ceux qui restent... ceux qui restent, c'est bien sur eux et avec eux qu'il faut pleurer, et, me fût-elle la famille la plus étrangère, celle que la mort visite à toutes mes sympathies chaudes et sincères.

\*\*

Concevez-vous s'asseoir à une table où une figure chérie ne se retrouvera plus jamais ? Concevez-vous avoir sous la vue, durant de longues semaines encore, ces mille objets qui ont appartenu au mort, à la morte aimée ? Tous ces riens que la main touche désormais comme elle toucherait une relique, et sur un grand nombre desquels les lèvres se portent bien des fois ?...

Concevez-vous entrer dans les détails les plus minutieux de la vie intime de cette personne qui s'en est allée, visiter ses tiroirs, ranger ses vêtements ?...

Ah ! j'en ai revu après bien des années de ces vêtements portés autrefois par celle dont mon cœur gardera le souvenir longtemps, et j'ai pleuré, j'ai pleuré comme au premier jour où je les touchai alors qu'elle n'était plus !...

Ceux qui restent, voilà les malheureux à l'heure de la séparation ; et cette heure de la séparation dure toujours.

Le temps réussit bien à amoindrir quelque peu les cuisants regrets, mais à certains moments de la vie, le cœur se sent étouffer encore par une douleur immense, et passent alors toutes les angoisses de la première heure : celles de la séparation.

\*\*

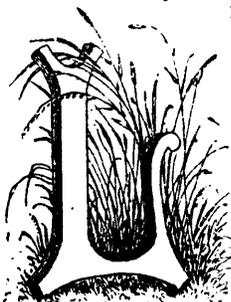
Ceux qui restent ! voilà ceux pour lesquels la voix n'a pas d'accent assez puissant, voilà ceux pour lesquels le cœur ne peut rien, sinon mêler aux leurs ses larmes et ses prières...

*Marie Leclerc*

L'éducation est tout, et tout est éducation. — P. DESJARDINS.

L'intelligence des femmes est inférieure à celle des hommes. Toute femme qui tente de le nier, travaille à le prouver. — Comtesse DIANE.

Aïe, être aimé, il n'y a peut-être que cela de véritablement grand dans la vie. — E. Z. MASSICOTTE.



Les directeurs de l'Institut Fraser, réunis en assemblée spéciale, ont élu président, M. R. B. Angus, en remplacement de feu sir J. J. C. Abbott. Ont aussi été élus membres du comité exécutif MM. J. B. Abbott, E. S. Clouston, E. B. Greenshields, Eugène Lafleur et Wm. McLennan.

La bibliothèque de cette institution contient maintenant 25,000 volumes. Trois mille volumes, presque tous de langue anglaise, y ont été ajoutés durant l'année qui vient de finir. On dit avoir en mains la somme de cinq mille dollars destinés à acheter des livres français. On trouve à l'Institut Fraser les plus importantes revues anglaises, américaines et françaises, dont *La Nouvelle Revue* et *La Revue des Deux Mondes* sont les plus intéressantes.

\*\*

Le Cercle Ville-Marie a donné, mercredi, le 15 novembre dernier, à l'occasion du jubilé épiscopal de Léon XIII, une soirée littéraire et musicale. C'est l'habitude de ce cercle littéraire d'inaugurer, chaque nouvelle saison, ses séances par une brillante soirée publique, où les citoyens puissent encourager par leur présence les jeunes, et les féliciter sur leurs travaux et leurs succès.

Ceux qui assistèrent à la soirée d'inauguration de l'an dernier ont encore présent à la mémoire le chef-d'œuvre d'éloquence préparé pour eux par le R. P. Gaffre. L'auditoire de cette année a pu admirer le chef-d'œuvre de narration lu par le R. P. Plessis, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Le sujet de sa conférence était André Hofer, le héros tyrolien, fusillé par ordre de Napoléon, pour avoir défendu sa patrie et l'avoir sauvée du despotisme impérial. A l'éloquence se joignaient la poésie et la musique. Il suffira, comme pour la partie oratoire, de mentionner les noms des artistes pour donner une idée de la valeur de la musique entendue : M. Jehin-Prume et ses musiciens de l'Association artistique, Mme Heynberg et M. A. Béique, pianistes. M. Prume s'est surpassé, si cela est possible, dans sa fantaisie brillante, morceau de sa composition. M. Joseph Saucier a aussi exécuté à la perfection deux jolis morceaux de chant. M. A. Bazin, président du Cercle, avait adressé la parole à l'auditoire pour le remercier de sa présence. M. le maire Desjardins, président d'honneur, lui répondit à la fin de la séance, et remercia, au nom des personnes présentes, le Cercle Ville-Marie de leur avoir fait passer une si délicieuse soirée, et félicita les membres de l'intérêt qu'ils prennent aux travaux artistiques et littéraires.

L'heure étant trop avancée, on a dû supprimer le dernier article du programme, qui comprenait l'intermezzo de Mascagni. On a perdu de la belle musique.

\*\*

Nous donnons ailleurs une biographie de M. Achille Fortier, qui doit donner un concert bientôt. Voici les morceaux qui y seront exécutés :

**PROGRAMME**

**PREMIERE PARTIE**

- 1—Marche solennelle (réduction pour deux pianos)  
MM. A. BEIQUE ET EMERY LAVIGNE
- 2—Consolation..... Armand Sylvestre  
Mlle NORMANDIN
- 3—Kyrie Eleison (soli, chœurs et orgue)  
Solistes : MME LAMONTAGNE, Mlle GÉRIN-LAJOIE,  
MM. DESTROISMAISONS ET DUQUETTE

- 4—Un Canadien Errant..... Gérin-Lajoie  
M. DESTROISMAISONS
- 5—Deux pièces caractéristiques pour pianos  
(1. Marche burlesque  
2. Souvenir de bal  
Mlle VICTORIA CARTIER

- 6—Philosophie..... Armand Sylvestre  
M. ED LEBEL
- 7—Ave Maria (chant, violoncelle et orgue)  
MM. A. BEIQUE, R. BOURDON ET E. DUQUETTE
- 8—Mon Bouquet..... Louis Fréchette  
M. E. DUQUETTE

**DEUXIEME PARTIE**

- 1—Vive la Canadienne ! (chœur)  
2—Un regard, un baiser..... Victor Hugo
- 3—Deux petits préludes pour orgue  
(1. Andante  
2. Allegro  
M. A. BEIQUE
- 4—Ah ! qui me passera le bois ? (vieille chanson)  
Mlle NORMANDIN
- 5—Méditation, pour violoncelle et piano  
MM. J. B. DUROIS ET EMERY LAVIGNE
- 6—Valse, pour piano  
Mlle CARTIER
- 6—Ici-bas..... Sully-Prudhomme  
(Version anglaise de M. J. P. Roger)  
Mlle HOLLINSHEAD
- 8—Gloria in excelsis Deo ! (soli, chœur et orgue)  
Solistes : MME LAMONTAGNE, Mlles COUTURE ET GÉRIN-LAJOIE, MM. LEBEL ET BOURDON

Le chœur sera sous la direction de M. Guillaume Couture, et les solistes ont été choisis parmi nos meilleurs artistes canadiens.

Ce concert tire son importance du fait que M. Fortier ne fera exécuter que des morceaux de sa composition. C'est la première fois qu'un concert de ce genre a lieu à Montréal.

Nous croyons inutile d'insister sur l'acte patriotique dont feront preuve ceux qui ont à cœur l'avancement artistique de Montréal, en assistant à ce concert. M. Fortier n'a jamais refusé son concours quand il s'agissait d'aider ses confrères ou pour toute autre bonne cause ; il n'est que juste qu'il s'attende à son tour à l'encouragement du public. Donc, en foule à l'Association Hall, le 29 novembre prochain, et prouvons que le temps est enfin arrivé où nos compatriotes n'auront plus à s'expatrier afin de trouver quelqu'un pour apprécier leur talent.

\*\*

De riches costumes, des calembourgs amusants, de beaux décors et de bonnes voix, résumant ce que nous avons vu et entendu la semaine dernière, au Queen's Theatre. *Tuxedo* est un genre de production propre à délasser et à reposer ceux qu'une journée de travail ou de trouble a mis de mauvaise humeur, et cela sans qu'il soit besoin d'une attention soutenue ou d'une tension d'esprit perpétuelle, on rit sans savoir pourquoi.

Il y aura de la comédie véritable cette semaine à ce théâtre. *The Nonimes*, pièce adaptée du français par MM. Yardley et Richardson, y sera donnée par une bonne troupe, à la tête de laquelle sont MM. Hillard et Arthur, comédiens d'une certaine réputation.

\*\*

*The Scout*, qu'on a représenté au Royal pendant la semaine du 13 novembre, est remplacé par la fameuse compagnie Lilly Clay. Cette demoiselle et sa troupe d'amazones sont très bien connues ici et ne manquent pas d'attirer dans la rue Côté nos gommeux les plus en vue, avides de sensations, et les amateurs d'art... ifice.

\*\*

On a donné un bon drame de la vie russe à l'Académie. La troupe qui a interprété *Darkest Russia* est très forte et méritait les applaudissements qu'elle a reçus. Pauline Hall et sa troupe d'opéra joueront dans *Honeymooners*, cette semaine. — JOSEPH GENEST.



LA CHARGE DE REISCHOFFEN



*Jules Lafont del.* AIME-MOROT

OFFICIER QUI COMMANDAIT MAC-MAHON

## REISCHOFFEN

(Voir gravure)

LE GÉNÉRAL DE VOUSGES DE CHANTECLAIR

L'armée,  
En tas,  
Là-bas !...  
Emule  
D'Hercule,  
Reculé  
Au pas...

La bataille,  
Sans remords,  
Hurle, raille,  
Et se tord.  
Cette foule,  
Cette houle,  
Fume, roule,  
Et se mord...

Feuilles fauchées  
Aux soirs d'hiver,  
Les chevauchées,  
Comme une mer,  
Dans les vacarmes,  
Le choc des armes,  
Croulent sans larmes  
Au vent du fer.

Ces cœurs intrépides  
Reformant le rang,  
Pour boucher les vides  
Glissent dans le sang ;  
Aux voix animales  
Des boîtes à balles  
Leurs grandes cales  
De peur vont ronflant...

Sur le front de bataille,  
Devant les cuirassiers,  
Atavique n'uraille,  
Le rang des officiers,  
Fier et de haute mine,  
Avance la poitrine :  
Et pas un qui s'incline  
Sous les nappes d'acier !

La mort les prend droits en selle,  
Et les fauche sous ses pas,  
Le sang jaillit, l'air ruisselle,  
L'horizon sonne le glas ;  
Fantôme, horreur, insomnies !  
Dans les galops d'agonies  
Passent des faces brunies,  
Mortes—et ne tombant pas !

Escadrons... marche... : guide à droite !  
La ligne enfin va se mouvant ;  
Et descendant la pente étroite  
Chaque échelon gagne en avant...  
Les chevaux, saignant sous les brides,  
N'écoutent plus ni voix ni guides :  
On dirait que d'espace avides  
Dans les poudres ils vont buvant !...

Sabre à la main !... au trot !—La plaine tremble ;  
Dès l'air en feu mugissent des clameurs !...  
Les rangs serrés se confondent ensemble ;  
Voilà la charge !... et toutes ses splendeurs...  
Sur l'horizon d'éclairs et de fumées  
Elle est pas-ée !... et, comme des ramées,  
Tourbillonnant et hurlant, les armées  
Rentrent sous terre au galop des faucheurs....

Hélas ! les balles sont plus fortes,  
Et dans les durs sillons de fer,  
Ils reviennent—et leurs cohortes  
Agouissent dans cet enfer...  
Implacable dans sa justice,  
Dieu leur montre le sacrifice ;  
Et jusqu'aux gouttes du calice  
Ils boiront le breuvage amer....

Aux gaulis des houblonnières,  
Sur le chaume ou le berger,  
Siffle, chansons meurtrières,  
Un bourdonnement léger.  
Le ble-sé râle, misère !  
Le cheval heurté par terre,  
Et dans ce fracas de guerre,  
Personne sur qui charger !...

Emmurés dans la plaine,  
Ils tombent glorieux :  
Soldats ou capitaine,  
Les éphèbes, les vieux ;  
Et, caché comme un lâche,  
De loin faisant sa tête,  
L'Allemand sans relâche  
Crie : " Hurrah ! " dans les cieux...

Resserrant les groupes  
Sous les étendards,  
Grands chevaux et troupes  
Croulent en remparts !  
L'histoire varie !...  
Morts pour la patrie,  
La France qui prie  
Reviendra plus tard !

Par les armures  
Et les chevaux,  
Les envergures  
Des lourds corbeaux,  
D'abord timides,  
Puis intrépides,  
Rasent algides  
Les noirs pommeaux....

Plaintes.. vagues,  
Faibles flots,  
Flottent vagues...  
Quelques mots...  
La nuit monte,  
Claire et prompte,  
Elle dompte  
Les sanglots !...

Qui bouge  
Là ?—Rien.  
C'est rouge !...  
Un chien !...  
Armée,  
Ramée,  
Fumée....  
Plus rien !...

CITE OGIER D'IVREY.



## LE SPECTRE DU COTEAU



DUX grosses bûches flamboyaient dans l'âtre de la grande salle d'auberge de maître Guillaume Goyaux, dit Lagarde, un des bons aubergistes de Ville-Marie, établi sur la rue Saint-Paul.

C'était le soir du 31 octobre 1685. Le compère eut peu de clients ce soir-là, et ceux qui vinrent consommer son vin et son eau-de-vie prirent place auprès du feu pétillant. Les premiers arrivèrent quand le coucou au-dessus du manteau de la cheminée annonçait sept heures. C'était Nicolas Minson, dit Lafleur, habitant de la Chesnaye, actuellement à Ville-Marie pour une vente de bétail. Celui qui le suivait avait nom Pierre de Vanchy, et demeurait à Ville-Marie.

En ce temps, les assemblées publiques étant défendues, les auberges servaient de lieux de réunions, où les préliminaires de ventes, achats, etc., se débattaient et se concluaient, ou bien encore, où l'on pouvait passer une heure ou deux en s'amusant.

Les deux personnages qui venaient d'entrer dans l'auberge, s'attablèrent près du foyer et commandèrent un plantureux souper.

—Eh ! père Lagarde, ajouta M. de Vanchy, avez-vous encore de ce bon vin que vous vendez à l'assiette ? Vous savez, de ce fameux que vous préférez ne servir qu'à ceux qui goûtent en même temps à votre cuisine ?

—Ah ! oui, répondit l'hôte en souriant. Vais je vous en apporter ?

—Oui ! oui ! Deux ou trois bouteilles pour commencer.

—Et pressez-vous, maître Goyaux, dit Nicolas Minson, car nous avons diablement faim.

—Vous allez être servis tout de suite, mes bons messieurs, et il sortit avec une prestesse qu'on ne lui aurait pas crue, vu sa corpulence, car avec sa petite stature, cela lui donnait l'apparence d'une boule.

Cinq minutes plus tard, les deux amis s'ouvraient l'appétit par une rasade et faisaient largement honneur au savoir-faire culinaire de l'auber-

giste, en expédiant lestement les mets que l'on avait placés devant eux. Ensuite, bien restaurés, ils se firent apporter d'autre vin, et tirant chacun une pipe de leur poche d'habit, ils fumèrent quelques instants, avec délices, puis ils continuèrent à parler des affaires proposées durant le repas.

Pendant ce temps, d'autres habitués de l'auberge y entrèrent. Des militaires, cette fois. En tête marchaient le sergent Haivin, le caporal Pierre Royer, puis Jean Nacquin, dit St-Paul, et quatre ou cinq autres soldats de la compagnie de M. le marquis de Crisacy. Ces gens venaient pour vider quelques chopines de vin, quelques verres d'eau-de-feu de maître Lagarde, et aussi pour faire une petite partie de cartes.

Naturellement, comme le froid du dehors les avait transis, ils s'assirent près de l'âtre ardent, près de Vanchy et de Minson, qui baissèrent la voix, alors, pour continuer à définir leur marché.

La soirée s'écoulait paisiblement ; neuf heures allaient bientôt sonner, et Pierre de Vanchy se disposait à partir. Son ami couchait à l'hôtel et ne repartait que le lendemain, mais un mot prononcé par le sergent les retint sur leur siège, au moment où ils voulaient se lever de table.

—Ah ! c'est vrai, disait le sergent, c'est ce soir que les trépassés reviennent faire un bout de promenade sur la terre.

—Croyez-vous ça, vous, sergent ? demanda le caporal.

Si j'y crois ? Bien sûr, que j'y crois. Les faits fourmillent qui prouvent qu'il y a eu des revenants, et je pourrais vous en raconter des histoires de toutes sortes qui vous convaindraient peut-être de ce que je dis.

—Ah ! bien, des histoires ! fit le caporal, nous savons très bien qu'il y en a des tas et des tas sur ce lugubre sujet. Mais parmi ces histoires-là, y en a-t-il où vous avez figuré ? Dans ce cas, mon incrédulité serait fortement ébranlée.

—Bien... oui ! Je me rappelle d'un fait qui a eu lieu dans ma jeunesse. Ce n'est pas grand-chose, mais il y avait bien du surnaturel dedans. Jugez-en plutôt !

Et le sergent se versant un verre de vin qu'il engloutit d'un trait, se recueillit un instant et commença :

—Chez nous, en France, mes parents, comme bien d'autres, je le suppose, avaient la louable habitude de troubler notre jeune imagination, à mon frère et à moi, par des récits de revenants, fantômes, loups-garous, chasse-galerie, spectres, mauvais esprits, gnomes, etc. Il me semble qu'on ne devrait pas conter à l'enfance des choses dont le fond tourne sur un sujet aussi *attrayant*, car c'est la rendre nerveuse, peureuse et craintive.

Je couchais avec mon frère puiné. Comme j'étais devenu peureux, je prenais toujours le côté de la ruelle du lit, et je laissais l'autre côté à mon frère. Il dormait toujours comme une bûche, et conséquemment ne pouvait s'émouvoir aucunement des bruits étranges, qui, dans le silence de la nuit, heurtaient mon oreille effrayée, lorsque parfois je m'éveillais et que les ténèbres couvraient encore la terre.

Je devais avoir neuf ou dix ans ; assez pour me bien rappeler aujourd'hui les événements d'alors.

Un soir, comme d'habitude, en me couchant, je me couvris la tête avec la couverture du lit. Comme cela, je me croyais à l'abri de tout danger. Je ne tardai pas à m'endormir : malheureusement mon sommeil n'alla pas jusqu'au lendemain au lever du soleil.

Quand je m'éveillai, il me sembla qu'il devait être deux heures du matin. Un bruit attira tout de suite mon attention. C'était peut-être la cause de l'interruption de mon sommeil. J'entendais le bruit d'une chaise que l'on aurait promenée ou poussée sur ses quatre pieds, sur le plancher de ma chambrette. La chaise allait du pied de la couchette près de la ruelle, jusqu'à la tête du lit, du côté de mon frère. Je n'entendais que la chaise ; si quelque être humain l'eût poussée ou trainée, je l'aurais bien entendu.

M'enhardissant, tout à coup je songai à rejeter la couverture qui me cachait, enfin de voir ce que voulait dire cette affaire. Je tournai et glissai mon pied gauche vers le bord du lit, et j'allais me dresser sur mon séant, quand la chaise s'arrêta et

je sentis quelque chose se poser sur le pied que j'avais remué.

Mon sang se coagula dans mes veines.... je retins mon souffle.... je ne respirais plus....

Les secondes me semblèrent alors longues comme des minutes, et celles-ci comme.... comme une demi-heure.

Enfin, ce qui pesait sur mon pied se leva, et la chaise repartit dans sa marche mystérieuse. Le bruit éveilla aussi mes parents qui dormaient dans la pièce voisine ; je les entendis se lever et parler. Ils voulaient voir ce que cela signifiait.

En ouvrant la porte de leur chambre, qui communiquait à la mienne, le bruit avait cessé. Ils reculèrent la chaise qui était entre eux et l'escalier conduisant au rez-de-chaussée. Ils ne virent rien de suspect ou d'extraordinaire dans la chambre, et, descendant l'escalier, leurs regards scrutèrent très bien la seule cachette où un être quelconque aurait cherché refuge : sous le lit. Là aussi, rien. Ils avaient à peine disparu au bas de l'escalier, que la chaise ensorcelée recommença son manège. J'entendis alors mes parents, au bas de l'escalier, se parlant à mi-voix et se demandant :

—Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Ils remontèrent. La première marche craqua sous leurs pieds ; aussitôt le silence se fit dans ma chambre, et, quand mes parents repassèrent, ils trouvèrent la chaise encore dans leur chemin. La porte de leur chambre se refermait à peine sur eux, que le bruit recommençait.

Quand mes parents traversèrent la chambre la deuxième fois, j'aurais dû me lever et sortir avec eux : mais il y a bien des choses qu'on ne fait pas en temps propre et que l'on devrait faire, mais je le regrettais beaucoup après, en entendant ce bruit qui me glaçait d'épouvante. Enfin, je m'assoupis, et je dus dormir, car mes yeux ne se rouvrirent qu'au grand jour. Que dites-vous de cela, caporal ?

—Ah ! sergent, c'est bien effrayant ; je n'aurais pas voulu être à votre place. Et vous n'avez jamais vu ce que cela voulait dire ?

—Jamais.

—Pardon, monsieur le capitaine, dit maître Minson, en s'adressant au sergent, qui se rengorgea en s'entendant nommer ainsi. Vous êtes un homme qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu et qui doit savoir bien des choses. Auriez-vous entendu parler que, de deux amis qui, vivants, se seraient engagés par promesse aussi solennelle que possible, celui qui partit le premier pour l'autre monde, soit revenu dire à son confrère où il logeait de l'autre côté : chez le bon Dieu, dans le purgatoire, ou chez le diable ?

—Ah ! oui, dit le sergent, d'un air bien positif. Un de mes amis s'est trouvé dans une position semblable.

—Mais, continua Minson, si le survivant regrettait la parole donnée et voulait la retirer, je ne sais pas s'il lui arriverait malheur ?

—Bien certain. Justement, l'ami dont je parlais eut la même envie. Que lui arriva-t-il ? Toutes sortes de malheurs.... toutes sortes de malheurs.... que ça vous ferait frémir si je les énumérais.

Minson pâlisait.

—Est-ce de vous qu'il s'agit, monsieur ? Etes-vous dans le même cas ?

Minson fit signe que oui.

—Y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre ami ?

—Environ deux mois. Notre rendez-vous était fixé au moulin du coteau, en haut de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours.

—Tenez, mon cher monsieur, dit le caporal, il y a une chose que nous pourrions faire, mes amis et moi, pour vous, si le sergent n'a pas d'objections.

—Qu'est-ce ? demanda ce dernier.

—Si vous nous le permettez, nous accompagnerons monsieur à son rendez-vous. Nous nous tiendrons à une vingtaine de pas de lui. Nous pouvons partir immédiatement et, rendus au Coteau, si l'esprit de votre ami ne s'y trouve pas, vous n'aurez qu'à l'appeler, il viendra aussitôt, car ce soir les morts reviennent sur la terre.

Le sergent approuva l'offre de son subalterne, et les soldats en firent autant.

Bonnes gens, dit l'habitant, consolé, j'accepte de

grand cœur. Maître Goyaux, appela-t-il, vite à boire à ces braves militaires, c'est moi qui paye.

Les soldats, naturellement, trouvèrent que si Minson avait le défaut d'être peu brave, c'était un brave homme, tout de même.

L'on partit donc de l'auberge pour aller à l'endroit indiqué. La rue St-Paul n'était pas longue alors, et on l'eût bientôt parcourue. Il fallut franchir le mur de fortification, inachevé, que M. de Callières faisait construire. Dix minutes après, on vit se dresser, dans l'ombre, une masse noire armée de grands bras. C'était le moulin du Coteau, qui fut plus tard tour à tour : le Fort Callières, la Batterie Royale et la citadelle de Ville-Marie.

La nuit était sombre, mais pas assez pour qu'à sept ou huit pas l'on ne pût distinguer une forme humaine.

Le colon canadien, le cœur palpitant de crainte et d'émotion, à l'approche du mystérieux, se détacha du petit groupe et s'avança vers le moulin. Il n'attendit pas longtemps. Tout à coup, comme par enchantement surgit à quelques mètres de lui, une forme blanche, le spectre de son ami, enveloppé dans son linceul.

—Ah ! te voilà, ami Minson ? dit une voix sépulcrale, émanant du fantôme blanc.

—Oui.... oui.... me voilà.... répondit Minson, en tremblant.

—Mon ami, nous avons fait un engagement désagréable à Dieu, en voulant savoir le sort qu'il nous réservait dans l'éternité. C'est mal et Dieu m'en a puni. Repens-toi....

—Je le.... regrette.... beaucoup....

—Moi aussi, mais les regrets viennent tard. Ce rendez-vous que je suis forcé de tenir ajoutera aux peines que j'endure dans les brûlants abîmes du purgatoire ! ah ! mon ami ! prie pour moi !

—Oui.... je prierai.... pour toi.... sois en sûr....

—Ce n'est pas tout. Il faut que tu donnes à un soldat nommé Jean Nacquin, dit St-Paul, que le caporal qui t'accompagne t'aidera à trouver, car je sais que tu n'es pas venu seul, il faut que tu lui donnes, dis-je, une demi-douzaine de bouteilles de vin, que j'ai perdues sur un pari tenu entre lui et moi, et que je n'ai jamais acquitté.

—Je te le.... promets !

—Maintenant... au revoir, dans l'autre monde... Et le spectre disparut.

Plus mort que vif, Minson revint vers les soldats, les membres baignés de sueur.

La petite troupe retourna à l'auberge. Chemin faisant, Nicolas Minson s'informa au caporal s'il connaissait un soldat nommé Jean Nacquin, dit St-Pierre.

—Oui, dit le caporal, il est avec nous en ce moment, et en route il put glisser à Nacquin quelques mots que ce dernier accueillit en riant.

À l'auberge, l'habitant remit à Nacquin les bouteilles de vin, qui furent vidées aux casernes, au milieu de la gaieté des soldats, hilarité provoquée par le tour que le caporal venait de jouer ; car c'était lui qui, à l'aide d'un drap, emprunté à l'auberge avait personifié : le spectre du coteau.

RÉGIS ROY.

## NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Deuxième partie. — Prose



L'HISTOIRE littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle offre des particularités curieuses et frappantes ; une qui attire le plus l'attention des lettrés est cette éclosion admirable de génies poétiques bien avant que la prose ait atteint une certaine perfection d'ensemble et une assez grande pureté d'expression. "C'est la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations, dit Voltaire, les

vers furent partout les premiers enfants du génie et les premiers maîtres de l'éloquence."

Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, la véritable poésie s'annonçait ; au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles, Ronsard, Marot, du Bellay, Regnier, Malherbe et Villon parvinrent, non sans peines, à donner à la langue française, naissante alors, une forme agréable et une tournure harmonieuse ; par leurs ouvrages qu'à juste titre nous aimons à relire tant ils nous plaisent, ces poètes préparèrent l'avènement de Racine, de Corneille, de Molière, et de tous les hommes illustres dont la poésie de ce temps glorieux s'honore.

Au contraire, la prose resta aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> ce qu'elle était à quelque chose près au XIII<sup>e</sup> siècle ; au XVI<sup>e</sup> siècle, elle changea quelque peu, mais ce ne fut, à vrai dire, qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle que les vieilles expressions, les tournures de phrases baroques, les termes grossiers, la dissonance désagréable de certaines locutions disparurent pour faire place à des expressions nouvelles, à des termes plus en rapport avec l'époque brillante qui voyait naître les œuvres grandioses de Corneille et de Molière.

Balzac fut le premier prosateur du XVII<sup>e</sup> siècle qui, par ses *Lettres*, écrites dans un style éloquent quoiqu'un peu ampoulé, contribua puissamment au perfectionnement de la langue française. Voiture, dans un style léger et plein de charmes, Vaugelas, par son admirable *Traduction de Quinte-Curce*, Olivier Patru, par ses plaidoyers pleins d'ordre et de clarté, le duc de La Rochefoucauld, dont les *Maximes* eurent alors un grand retentissement et acquirent à leur auteur une renommée considérable, Pascal qui, avec ses éloquentes *Lettres Provinciales*, provoqua un concert unanime de louanges méritées, le Père Bourdaloue, dans des sermons célèbres où il unit habilement la raison à la mysticité du catholicisme, Bossuet, qui, bien avant Bourdaloue, abandonna la prédication où il avait obtenu de grands succès, pour s'adonner aux oraisons funèbres où le portait sa grande et brillante imagination, son jugement juste et sûr, sa pensée noble, haute et sublime, Fénelon, dont le *Télémaque*, livre écrit dans un style fleuri, riche et plein d'images gracieuses, atteignit alors une vogue considérable, La Bruyère, auteur des *Caractères*, où il fait preuve d'un style nerveux, concis et énergique, Pierre Bayle et René Descartes, ces deux grands philosophes qui apprirent à leurs compatriotes l'art de penser juste et bien, Pellisson, dont les *Mémoires*, véritables chefs-d'œuvre d'éloquence judiciaire, attira tous les regards des lettrés, tous ces écrivains donnèrent à la prose une perfection achevée, une harmonie parfaite, une pureté et une clarté admirables.

La prose, qui n'est pas, comme la poésie, assujettie à des règles spéciales, ne pouvait avoir cette apparence classique qu'eut alors la poésie. Cependant il est à remarquer que ce fut un prosateur qui donna à la poésie du XVII<sup>e</sup> siècle ce caractère particulier par trop philosophique.

Nous avons, de nos jours, des auteurs qui écrivent aussi bien que ces grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, mais pour ceux-ci la route était difficile, parce qu'elle avait été jusque-là peu frayée ; aujourd'hui nous marchons sur leurs traces glorieuses et nous n'avons à faire que de les imiter.

Comme dans notre première partie, nous avons à étudier dans la prose bien des subdivisions qui sont : 1<sup>o</sup>. Eloquence judiciaire ; 2<sup>o</sup>. Eloquence religieuse ; 3<sup>o</sup>. Philosophie et morale ; 4<sup>o</sup>. Histoires et mémoires ; 5<sup>o</sup>. Critique littéraire ; 6. Style épistolaire ; 7. Roman ; 8<sup>o</sup>. Erudition et controverse.

Pierre Bidard

(A suivre)

Nouveaux romans réduits : *La Séparée*, par Tony Révillon, 20c - les *Millions de Bernard Paloque*, par G. Pradel, 20c ; la *Bien-Aimée*, par J. Mary, 40c. Qu'on se hâte. En vente à la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.

## ACROSTICHE

A mon excellent ami, M. Louvigny. Pour le jour de sa fête, 1er décembre

Louvigny bien aimé ! de mon profond amour  
Oserai-je exposer, au moment de ta fête,  
Un des côtés réels ?—Il faudra bien qu'un jour,  
Dis-moi, sur ton beau front s'abatte la tempête :  
Il n'est aucun mortel exempt de sa fureur.  
Garde-toi de douter alors de la tendresse !  
N'hésite point venir t'épancher en mon cœur ;  
Et demander le calme—avec une caresse !—

*Jimmie Picard*

## LE MARECHAL DE MAC-MAHON

(Voir gravure)

Tous les journaux ont annoncé la mort du maréchal de Mac Mahon, duc de Magenta, qui s'est éteint après une longue agonie, en son château de La Forest, dans le Loiret. Né au château de Sully, en Saône-et-Loire, le 13 juin 1808, Marie-Edme-Patrice-Maurice de Mac-Mahon descendait d'une vieille famille irlandaise réfugiée en Bourgogne à la chute des Stuarts. Son père était maréchal de camp sous la Restauration.

Sorti de Saint-Cyr en 1825, Mac-Mahon, qui servait dans le corps de l'état-major, se distingua à la prise d'Alger et dans tout le cours de la guerre d'Afrique, dans laquelle il ne cessa de déployer la plus impétueuse bravoure.

Brigadier en 1848, divisionnaire en 1852, il prit part à l'expédition de Crimée et se couvrit de gloire à Sébastopol, en enlevant la tour de Malakoff. En Italie, il gagna son bâton de maréchal de France en suivant la garde impériale à Magenta.

Gouverneur-général de l'Algérie en 1864, il occupait ce poste important quand éclata la guerre de 1870. Placé à la tête du 1er Corps, il soutint avec 5 divisions le choc de cinq corps prussiens, à Reischaffen, et fut appelé à la tête de l'armée du camp de Châlons.

Grièvement blessé à Sedan, il eut la douleur de voir son armée faite prisonnière. Il suivit ses soldats en Allemagne et fut interné à Wiesbaden. Placé à la tête de l'armée de Versailles dès qu'on lui eut rendu la liberté, il réprima l'insurrection communaliste de Paris.

Elu président de la République, le 24 mai 1873 il remplaça M. Thiers. Il démissionna le 30 janvier 1879. Dans une lettre très digne à la chambre et au Sénat, le vieux maréchal s'accordait la satisfaction de penser qu'il n'avait jamais agi que pour l'honneur et la gloire de son pays.

Depuis lors, le maréchal vivait dans une complète retraite ; sa vigoureuse vieillesse faisait espérer aux siens de pouvoir le conserver encore longtemps. Jusqu'à l'année dernière, on le voyait, malgré son grand âge, monter à cheval.

Depuis la mort du maréchal de Mac-Mahon, il ne reste plus qu'un maréchal de France, le vaillant Canrobert qui, comme Mac-Mahon, s'est illustré en Crimée.

\* \*

Les funérailles du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, ont eu lieu à Paris le 21 octobre. La ville portait les signes de deuil. La foule était immense. Des milliers de personnes remplissaient les rues, couvraient les toits des maisons, obscurcissaient les fenêtres et occupaient le Place de la Concorde, les Champs Elysées et la Pont des Invalides. L'Esplanade des Invalides était occupée par les troupes. Ici 40,000 soldats défilèrent devant le cercueil. L'infanterie était représentée par seize régiments de ligne, la cavalerie par six régiments, et l'artillerie par quatre. Les couleurs de ces régiments étaient enveloppés de crêpe. C'était un splendide et touchant spectacle.

L'œil complaisant et flatteur cache de noirs desseins ; et pourtant chacun s'y laisse prendre.—  
PASQUIN.

## DE PROFUNDIS

L'airain sacré balancé doucement jette aux échos du soir sa note lugubre et triste comme la plainte d'un mourant.

A genoux, fidèles ! Répétons la prière des morts. La cloche nous rappelle notre pieux devoir et sa voix nous invite à prier ensemble. *De profundis.*

Du fond de l'abîme montent dans des sanglots les accents de ceux que nous avons aimés. Priez pour moi ! priez pour moi ! disent-ils. Vous, mon épouse tendrement chérie, dont je vois les larmes silencieusement versées ; vous, mon fils, ma fille, qui fûtes ma joie, mon orgueil. Frères et sœurs, vous tous parents, amis, priez pour moi ! Ne me délaïssez pas si vous m'avez aussi aimé. Du lieu où je gémissais, j'attends de vous le secours d'une prière, d'un soupir ou d'une aumône. *De profundis !*

La voix des cloches, au milieu du silence, nous annonce l'heure où la piété nous convie. C'est novembre, consacré par l'Eglise au souvenir de ses enfants exilés. Sublime et sainte charité qui soulage par de là la tombe nos frères souffrants. Lorsque la cloche tinte dans le calme et clair repos d'une soirée de novembre, il me semble entendre des gémissements et des sanglots étouffés, et cette grande voix parle à mon âme le langage de l'amitié qui souffre. Qu'ils comprennent bien ce langage ceux qui ont perdu des personnes aimées ! et ils seront heureux de cette pensée de l'Eglise catholique de s'unir pour crier au ciel : pitié ! pardon ! *De profundis....*

BLUET.

## NOTES ET FAITS

## Voracité de l'écrevisse mâle.

D'après une communication faite, il y a quelques semaines, à la Société allemande de pêche et que rapporte la *Revue des sciences naturelles appliquées*, les écrevisses mâles devorent parfois les femelles. En septembre 1892, on insista des expériences dans un petit étang alimenté par de l'eau de source où l'on rendit toute retraite impossible. On y introduisit 165 écrevisses mâles et autant de femelles. Durant tout l'hiver, on leur distribua des poissons en abondance, que les crustacés recherchaient. En mars 1893, on desécha l'étang où l'on y trouva seulement 52 femelles ; 113 d'entre elles avait été mangées par les mâles. L'on découvrit sur le fond de l'étang les restes de leur carapaces et principalement leurs pinces qui sont plus dures à croquer. En outre, l'on a pu observer la manière dont l'écrevisse attaque sa victime. Elle la saisit par la tête, déchire, sa carapace, puis elle continue par le dos en faisant sauter la carapace jusqu'à la queue.

\* \* \* \*

## La barbe chez les Russes

On a admiré les belles barbes qu'arborent la plupart des officiers russes à commencer par l'amiral Avelan. C'est de tradition. Les Russes d'autrefois, comme ceux d'aujourd'hui, ont toujours été fous de leurs barbes.

Ce que voyant, Pierre le Grand fit graver sur le bronze cette sentence.

"Baroda lichnaïa tiagota (la barbe est un embarras inutile)".

Et partant de là, il créa un impôt sur les barbes, qui fit le désespoir de ses sujets barbus.

Les barbes récalcitrantes durent donc payer et la taxe était proportionnée, non à la longueur de la barbe, mais à la position sociale de celui qui la portait. Les fonctionnaires, négociants, payaient 100 roubles (400 fr) ; les bourgeois, les boyards, 60 roubles ; les habitants de Moscou, 30 roubles ; les paysans, chaque fois qu'ils passaient aux barrières des villes, 25 cent mes. On délivrait en échange une médaille appelée "mireau" qui était prudent de toujours porter sur soi ; autrement les gardes se montraient impitoyables et les barbes tombaient sous leurs ciseaux.

Catherine Ière confirma cet édit. En 1728, Pierre

II permit la barbe aux paysans, mais maintint la taxe pour les autres personnes, "sous peine de travaux forcés".

L'impératrice Anne aggrava encore la situation des porteurs de barbe. Non seulement ils payaient cette taxe, mais ils payaient le double pour toutes les autres.

Cet impôt les ruinant, beaucoup s'expatrièrent. On a peine à concevoir pareil acharnement à conserver cette poignée de poils dont la nature a décoré le visage masculin. Enfin Catherine II fit grâce à la barbe.

Cette persécution antibarbique dura soixante ans. Elle eut des confesseurs et des martyrs.

Le gouvernement russe possède encore les coins qui servaient à frapper les "mireaux" ou contre-marches

\* \* \* \*

## Caractères, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Siamois sont petits, fort malpropres, mais sobres et adroits ; la basse classe est sujette au vol et au mensonge, et la haute, à la jalousie et à la vengeance.

Les Chinois ont le visage large, de grandes oreilles les yeux petits, le nez courts, le teint olivâtre ; ils sont sobres, industriels, excellents cultivateurs, bons politiques ; ils ont une grande vénération pour leurs ancêtres, et les enfants ont un profond respect pour leurs parents ; ils sont très superstitieux, croient à la météoropsycose. Les magistrats prennent le nom de *mandarins* et les chefs de la religion celui de *bonzes*. Hauts avec les humbles, et humbles avec les grands.

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Lu dans le jardin public d'une ville de province :

"Ces chaises sont réservées pour les dames. Les messieurs ne doivent pas les occuper avant que les dames soient assises."

\* \*

X...., qui est changeur et passe pour écorcher volontiers ses clients, épouse, après un an de veuvage, une femme plus laide encore que la première.

—Sapristi ! fait un ami, pour un homme habitué à gagner au change !

\* \*

Les ruses des domestiques :

—John ! où est le whiskey que je vous ai donné ce matin pour nettoyer les carreaux de la salle à manger !

—Je l'ai bu, madame. Mais maintenant, je n'ai qu'à souffler sur les vitres, ça fera le même effet.

## PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—G David 1692, rue Notre-Dame ; Charles Leblanc, 92, Avenue Union ; P. Décarv, 195, rue des Allemands ; Alfred Norboure, 351, rue Visitation ; Pierre Chailé, 287, rue Maisonneuve ; J.-O. Châlut, 90, rue des Allemands ; E. Br en, 164, rue Docheater ; Joseph Beauchamp, 288, rue Plessis ; Magnus Lessard, 251, rue St-Dominique ; Dame B. Moquin, 786, rue St-André.

Québec.—Joseph Grosleau (\$75.00), maison de pension, rue Sainte-Famille, haute-ville ; E. Galibois (deux primes), 121, rue St Paul, St Roch ; Dlle Georgiana Gamond, rue de la Couronne, St-Roch ; Alphonse Légaré, 167, rue St-Luc, St-Sauveur ; Alfred Garant, 123, rue Filiale, St-Roch.

Chutes Montmorency, Québec.—Isaïe Tissier.

Ancienne Lorrette, Québec.—François Delisle, 2 rue St-Jean-Baptiste.

Pointe Saint-Charles.—Arthur Lamarre, 136, rue Knox ; Sylva Villeneuve, 32, rue Roselle.

Ottawa.—Dr Chevrier.

Somerset Mégantic.—J.-L.-P. Houde.

St-Antoine, Rivière Richelieu.—L.-J. Cartier.

St-Hyacinthe.—J.-A. Delisle, typographe au *Courrier*.

Chicoutimi.—Dlle Malvia Tremblay

St-Paul, Minn.—Frank Laverdure (\$50.00).

Rice Lake, Wis.—Mde T.-A. Charron.

**FEUILLETON**

**MANQUANT**

**FEUILLETON**

**MANQUANT**

CHOSSES ET AUTRES

—Le maréchal de MacMahon laisse quatre volumes de mémoires que sa femme publiera prochainement.

—En Chine, l'or et l'argent ne sont que de simples articles de commodité dont les prix sont réglés par l'offre et la demande.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** —C'est aux Etats-Unis qu'on trouve le plus grand nombre de décès causés par la diphtérie, 480 sur 10,000 ; la Hollande et la Suède viennent ensuite avec 440 chacune.

—La consommation annuelle du café dans le monde entier est évaluée à 150,000 tonnes. Au prix moyen de \$400 la tonne, on trouve que les buveurs de café dépensent annuellement \$60,000,000.

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** —On dit qu'une femelle de morue pond 45 millions d'œufs dans une seule saison. Les rivières, les mers et les océans seraient remplis de ce poisson s'il n'était détruit à mesure par de nombreux ennemis.

**QUINUM LABARRAQUE** VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le corotier est la plante la plus utile. Son bois fournit des poutres, des chevrons et des planches ; ses feuilles, un abri et des vêtements ; son fruit, de la nourriture, de l'huile, de l'acool et du sucre ; l'enveloppe du fruit, des ustensiles de ménage ; ses fibres, des cordages, des voiles, des nattes et des paillassons.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE  
**L. DERMIGNY**

126 w. 25th STREET, NEW-YORK  
SUCCURSALE A MONTREAL  
1608, NOTRE-DAME  
Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.  
Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

**LE COSMOS.** —La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

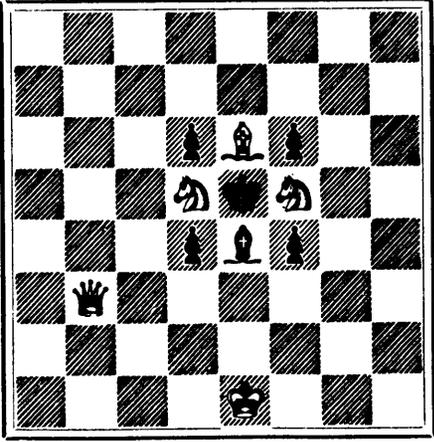
Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

L'une est le mot qui signifie  
L'homme uni, l'homme sans façon.  
L'autre, de son lit affranchie,  
Porte au loin la terreur, renverse arbre, maison,  
Trop rapide, rien ne l'arrête.  
Pour bien rimer le tout, il faut être poète,  
Poète chéri d'Apollon.

No 133—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. Neumann  
Noirs - 6 pièces

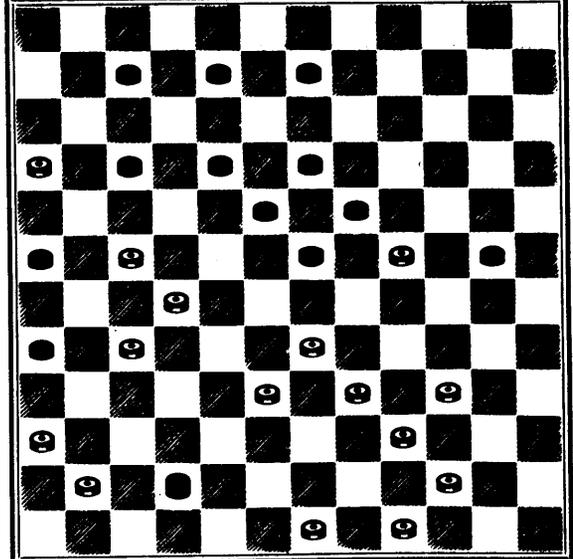


Blancs - 5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 127.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis  
Noirs—15 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 125				Solution du problème d'Echecs No 132			
Blancs		Noirs		Blancs		Noirs	
53	48	54	41	1	C6T	1	?
3	31	39	59	2 Mat selon le coup des Noirs.			
31	26 gagnent.						

Solutions justes : Nap. Brochu, Lévis ; J. B. Guy ; Ph. Billette, Valleyfield.

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour le chevelure. Indispensable pour les familles.  
35 cts la bouteille  
**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste pharmacien  
133 rue St Laurent.

UNE BOSE  
LE GRAND  
TAKE  
THE BEST  
**SHILOH'S  
CURE.**  
Remède contre la toux.  
25c, 50c, \$1.  
Guérit la Consommation, la Toux, le Crup, les Maux de gorge. Vendu par  
E. A. McGala

ANNONCE DE  
**John Murphy & Cie**

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, collerettes, etc., qui puissent être vues à Montréal.  
Notre département de manteaux pour enfants contient les plus hautes nouveautés de la saison, à des prix qui défient toute compétition.

ETOFFES A ROBES

Des milliers de verges d'étoffes à robes dans les plus hautes nouveautés sont maintenant offertes en vente, et nous conseillons aux dames une visite immédiate dans ce département, afin de s'assurer les plus hautes nouveautés de la saison.

Visitez notre département de jouets

MOUCHOIRS

Nous venons de recevoir 100 douzaines de mouchoirs "Initiales," pour être vendus comme suit :

6 mouchoirs pour 50 cts  
ou  
10 cts chaque

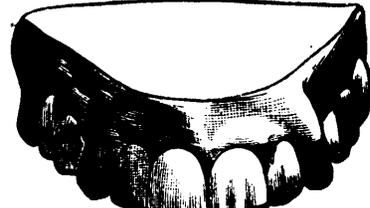
Ainsi que 50 douzaines de mouchoirs de soie japonnette, pour être vendus 10 cents chaque.

Visitez notre département de jouets qui comprend un assortiment immense.

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre  
Au comptant et à un seul prix  
Bell Wel. 3193 Federal Wel. 58

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.  
Téléphone no 2113.

**LES NOUVEAUX ABONNES**

De quatre, six et douze mois  
Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

**A. LEOFRED**

(Gradué de Laval et de McGill)

**INGENIEUR DES MINES**

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150,000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Abonnez vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

38232

GRANULES LACTÉES (enregistré)

La nourriture idéale pour les enfants. C'est un extrait pur du lait de vache, composé de façon qu'une fois dissous dans une quantité d'eau convenable, il donne un produit parfaitement équivalent au lait de la mère.

Co d'Assurance contre le feu et sur les risques Maritimes.

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,667,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 124, St-Jacques

AGENTS HONORAIRES AGRÉÉS DU DÉPÔT FRANÇAIS.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

LE BANQUE JACQUES-CARTIER

DIVIDENDE No 56

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement. Par ordre du Bureau de Direction.

A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE. ?

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 18 novembre 1893.

32,305

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour tout le monde, paraît le lundi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr. six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue oufflet, Paris, France



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux REMEDES SAUVAGES

D R

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront fermés en conséquence du 16 au 30 novembre, inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR, Président.

Montréal, 24 octobre 1893.

PACIFIQUE CANADIEN

JOUR

D' ACTIONS DE GRACES

Des billets aller et retour seront émis au prix d'un

BILLET SIMPLE

Bons pour aller par les convois du soir le 22 NOVEMBRE et tous les convois du 23 NOVEMBRE, bons pour revenir jusqu'au 24 NOVEMBRE inclusivement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST-JACQUES  
COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS XAVIER.